ODRADEK résidence 10 ans d'asémie

2014 - 2024

ODRADEK

04.10.2024 - 16.11.2024

Lodewijk Heylen, Liu Yi, Jipeng Ke, Kiran Katara, Danielle Rousseau, Marie Schuiten, Benoit+Bo, Zhaoquan Yu, Mouna Ikhlassy, Jinchao Chen, Frank Vigneron, He Jianguo, Bangyao Li, Elva Lai, Juhyun Choi, Gabriel Belgeonne, Mei-ling Peng, Li-Chiang Chou, Olivier Pestiaux, Wang Zhiyuan, Ruiqing Wang, Niki Kokkinos, Léo Baron, Arlette Vermeiren, Charley Case, Qiong Zhao, Muju Chen, Tianmeng Zhu, Zhang Dawo, Zhongying Shi, Min Shin, Sunyoung Choi, Han Kim, Tamir Samandbadraa Purev, Léo Baron, Dandan Jiang, Anna-Maija Rissanen, Olivier Pestiaux, Anne Jones, Jean-François Pirson, Francis Schmetz, Satoru Toma, Silvia Bauer, Geneviève Dumont, Serge Meurant, Michelle Corbisier, Bettina Boch, Ulla Hase, Jeff Kowatch, Philippe Brodzki, Bernard Baines, Françoise Pacé, Alain Roch, Albane Mauberquez, Ghita Remy, Christine Nicaise, Fabienne Claesen, David Festoc, Agustin David Llosa, Louise Charlier, Laure Winants, Marina Gasparini, Natalia Blanch, Estelle Saignes, Jehanne Paternostre, Mimi Kunz, Miriam Gronwald, Michèle Louis, Françoise Seffer, François Hinfray, André Lambotte, Albert Palma, Jacques Pourcher, Corinne Hoex, Gaëlle Clark, Marie-Françoise Plissart, Lia Wei, Bruno VanDe Graaf, Katja Pudor, Daniel Locus, Amélie de Beauffort, Alexandra Roussopoulos, Jeanne Pruvot Simonneaux, Stevie Ango, Manon Blanc Catrino, Antoine Boute, Clara Bretheau, Dorothée Catry, Anna Czapski, Antoine Herran, Emma Kraak, Maxence Obein, Sarah Wéry, Atinka di Muro, Boris Bardonneau, Aika Furukawa, Philip Wittmann et Jolene Mok.

Lors de l'exposition *Dessins à lire* en décembre 2021, Photo Kiran Katara

ODRADEK résidence 10 ans d'asémie

2014 - 2024

Afin de célébrer ses 10 ans d'activités, ODRADEK invite 60 artistes ayant exposé depuis 2014 à se retrouver lors d'un accrochage commun.

Le but de cette rétrospective étant d'activer notre ligne curatoriale, nous avons réuni les œuvres en fonction de celle-ci, essentiellement basée sur le paradigme de la rencontre et de l'interdisciplinarité.

Au sein de notre espace rue Américaine, nous avons cherché à développer de la synergie et des affinités entre les artistes de même qu'entre ceux-ci et le public. Le lieu se doit donc d'être accueillant, accessible et propice à la réflexion au sujet du rôle de l'art au sein des différentes pratiques culturelles.

A partir de conférences, workshops, expositions et autres événements, ODRADEK, maintenant constitué en ASBL, s'adresse à un public le plus diversifié possible, son but étant de connecter l'art et la vie, l'écriture et le dessin.

Indépendamment des contraintes du marché de l'art, il s'agit pour nous de développer le champ de la perception afin de libérer notre regard et de privilégier une pensée par images.

En défendant l'art du trait, la dynamique et le rythme qui l'accompagnent, les artistes associés au projet cherchent à nous défaire du conditionnement des savoirs académiques et institutionnels.

Sachant que certains écoliers fervents utilisateurs du langage informatique ont du mal à déchiffrer l'écriture manuscrite, il nous semble pertinent de nous interroger sur la différence entre le langage machine et le langage manuel, voire corporel. Dans ce cadre nous plaçons l'écriture asémique au centre de nos débats. Il s'agit d'une écriture illisible, c'est-à-dire sans contenu sémantique, sans unité de sens, qui peut dès lors faire contrepoint au dispositif de l'écriture machine.

S'interroger sur les rapports entre l'écriture et l'image implique nécessairement un retour à l'histoire de la pensée occidentale. Les dispositifs de représentation auxquels l'homme fait usage varient largement d'une époque à l'autre.

Notre point de vue se réclame d'une critique à l'égard d'un changement capital survenu à la Renaissance en Occident, à savoir : le passage à la modernité.

Les philosophes auxquels nous aurons recours, Hannah Arendt, Martin Heidegger, Ludwig Wittgenstein, Walter Benjamin et d'autres plus contemporains comme Tim Ingold, David Abram, Emanuele Coccia, Guillaume Logé, situent l'émergence de la pensée moderne à partir des conquêtes du Nouveau Monde et du développement des techno-sciences. Le changement de mentalité qui en résulte autorisa l'homme du 16e siècle à prendre confiance en lui. Son langage se développa alors dans le cadre de la rationalité et de l'objectivité, ce qui lui permit de devenir efficace. Le logocentrisme qui en procède sert de fondement à la pensée moderne et fait prendre conscience à l'homme de son pouvoir sur le monde. Une ère nouvelle, anthropocentrique, fit alors son apparition par la mise place d'un processus de domination accordant à l'homme la possibilité d'exercer sa puissance sur le réel. Les conditions de ce changement se résument en seul mot : rupture. Au 16e et 17è siècle se retrouvaient sur le bûcher ceux qui, comme les sorcières, osaient encore s'associer à la nature et au dynamisme de ses signes.

Exposition *Dessins à lire*, 2021

Exposition *Dessins à lire*, Photo Kiran Katara 2021

L'homme moderne, grâce aux nouvelles découvertes, parvint à se distancier, à se séparer de la matière, de la nature et de «l'autre» pour mieux les gouverner. A partir de ce constat, nous y reviendrons régulièrement, en Occident, notre rapport au monde s'est fondamentalement modifié, entraînant une série de clivages, comme l'opposition sujet-objet, nature-culture, qui impliquent aussi la dissociation mot-image. L'ère moderne ainsi inaugurée se définit par une réorganisation de la connaissance via de nouvelles perspectives[1].

La nature est dès lors sommée de se présenter en tant que domaine d'objectivation. N'a plus droit à l'existence, c'est-à-dire à la connaissance, que ce qui peut être mesuré.

De ce fait, l'observation scientifique implique un nouveau questionnement qui fait de l'homme un second créateur. La nature sera, dans la foulée, considérée comme ce fond dans lequel l'homme s'accorde le droit de puiser. Il n'y eut pas que la nature qui fut soumise, l'autre, souvent qualifié de «maudit sauvage»[2], partagea le même sort.

Notre projet consiste à réhabiliter ce que nous avons abandonné pendant plusieurs siècles d'éducation moderne[3]. Il s'agit de cette part non rationnelle, irréductible, que l'approche artistique, philosophique, anthropologique contemporaine se donne la possibilité de réanimer. Depuis le début du 20e siècle, une ère nouvelle à été inaugurée par des hommes capables de déjouer les ressorts d'une pensée devenue univoque et clivante. Ce qui retiendra notre attention se trouve dans l'entre-deux et non plus dans le clivage et la rupture. L'interrelationnel, le passage de l'un à l'autre, la relation sujet-objet, nature-culture et plus particulièrement le rapport mot-image ou dessin-signe seront questionnés et ouvriront de nouveaux chantiers. En cherchant à nous éloigner d'une signification unique et linéaire de l'écriture, nous emprunterons les itinéraires de ceux qui, autodidactes, analphabètes ou aliénés se sont exprimés en dé-lirant, laissant des traces existentielles. L'illisible ou le contre lisible nous libérera du «lire» pour nous permettre de « regarder» en image avec son corps. C'est donc les systèmes de représentation que l'homme élabore par l'écriture dessinée, les différents dispositifs graphiques, les traces et signes divers qui constituent la ligne conductrice de notre lieu. Son but principal consiste à ouvrir le champ de la perception et de nous faire réfléchir aux différents moyens d'y parvenir. Conscient de la difficulté de cet objectif, il paraît indispensable d'établir un dialogue à ce sujet entre les différentes cultures. En comparant les stratégies de communication et les critères esthétiques existant au sein des cultures mises en contact, il nous devient plus aisé d'en discerner les rouages et surtout de remettre en question notre propre système.

Afin de développer cet objectif, nous avons d'abord exposé des artistes provenant principalement du Moyen et Extrême Orient en les mettant en dialogue avec les artistes occidentaux.

---

[1] Hannah Arendt dans la condition de l'homme moderne analyse le triomphe de «l'homo faber» :

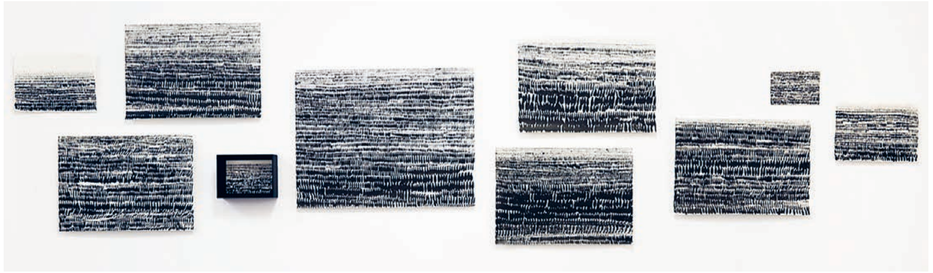
Il a fallu l'âge moderne, convaincu que l'homme ne peut connaître que ce qu'il fait, que ses facultés prétendument supérieures dépendent du faire et qu'il est donc avant tout homo faber (..).
Cela commença de façon assez inoffensive par l'expérimentation dans laquelle les hommes ne se contentèrent plus d'observer, d'enregistrer et de contempler ce que la nature telle qu'on la voit était prête à livrer, mais se mirent à prescrire des conditions et à provoquer des processus naturels. (..) Grâce à l'expérimentation, dans laquelle nous avons imposé aux processus naturels des conditions pensées par l'homme, et par laquelle nous avons fait entrer de force ces processus dans des structures faites par l'homme, nous avons enfin appris à «reproduire le processus qui se déroule dans le soleil», c'est-à-dire à obtenir les énergies de processus naturels sur terre qui, sans nous, ne se dégagent que dans l'univers.

Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy 1983, P. 292 et 295

[2] Jean-Claude Carrière, *La Controverse de Valladolid*, Belfond 1992

[3] Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste*. Pratiques de désenvoûtement. La Découverte/Poche 2007

Cabine de projection. Photo Lodewijk Heylen, 2014



Les encres, installation d'ensemble, Kiran Katara, 2015

Le premier artiste invité à inaugurer nos lieux en septembre 2014 fut Lodewijk Heylen. Venant de terminer ses études en art urbain à la Cambre, il installa dans la galerie une série de plaques de granit dur percées à l'aide d'un jet abrasif, opération réalisée en cabine de projection industrielle. Avec lui, la puissance des machines utilisées dans la construction et les grands travaux publics se retrouve affectée à une mission qui n'est plus celle d'un enjeu industriel mais bien plutôt celui d'une démonstration symbolique à la temporalité accélérée.

Lodewijk Heylen nous revient, 10 ans plus tard, pour fêter notre anniversaire en proposant de nouvelles installations toujours liées au détournement de machines d'usines.

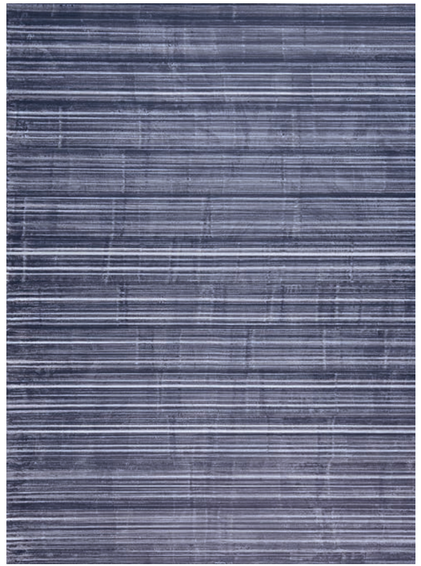
D'autre part nous nous sommes adressés à des artistes chinois contemporains qui eurent l'occasion de résider chez nous pendant plusieurs mois. De manière spontanée, le dialogue entre les signes chinois et occidentaux se mit en place, poursuivant encore aujourd'hui un développement sans fin.

Le premier artiste chinois en résidence fut Liu Yi. Représentant la calligraphie abstraite contemporaine, il nous fit découvrir la puissance du pinceau et de l'encre. Après son exposition solo en décembre 2014, ses œuvres furent mises en dialogue avec celles de Danielle Rousseau, qui, elle aussi, partage la même passion pour l'encre.

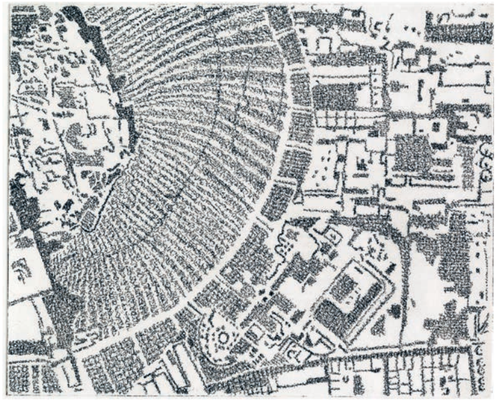
En juin 2015 : l'artiste et professeur Jipeng Ke de Guangzhou entama chez nous sa première résidence en présentant ses recherches sur la visualisation du temps par une multiplication et accumulation de traits de pinceau. Il affirme tenter se rapprocher des sources de la peinture et de l'écriture. Jipeng Ke nous revint en 2018 pour une nouvelle résidence et une exposition solo. En 2019 il participa à la semaine de l'encre à Bruxelles. Il fit également partie, dans notre deuxième lieu en 2023, de la première exposition «Grands formats» à ODRADEK XL. Nous l'attendons en février 2025 pour une nouvelle résidence durant laquelle il participera à nos nouveaux projets.

Septembre 2015 : la professeure et artiste Kiran Katara rejoignit ODRADEK pour exposer ses encres que le sinologue Léon Vandermeersch compara aux «graphimages» des calligraphes chinois contemporains. Il s'agit pour l'artiste-architecte de réaliser des poèmes paysages qui donnent à voir une danse de traits. Kiran Katara s'associera par la suite à notre projet pour devenir la conseillère artistique de notre lieu et défendre l'appartenance fondamentale du dessin à l'écriture et vice-versa.

Novembre 2015 : premier dialogue interculturel Belgique-Chine en nos lieux. Après sa résidence Liu Yi offrit son apport à l'exposition de Danielle Rousseau. Avec eux, les traits au contenu lisible et déchiffrable disparaissent pour laisser la place à une autre organisation langagière : celle des tensions dynamiques, des interactions fondamentales et des transformations entre l'encre préparée par l'homme et l'eau offerte par la nature.



Infinite, acrylique sur toile, Jipeng Ke, 2015



Chroniques dAlep, gravure, Mouna Ikhlassy, 2016

Eléments de base, encre sur papier, Jinchao Chen, 2016

Décembre 2015 : en parallèle aux alignements de Jipeng Ke, Marie Schuiten exposa des clichés de dessins-écritures de sable collectés au rythme des marées. Mettant en correspondance les traces naturelles des «pierres de rêve» chinoises et les traces abandonnées par la mer sur les plages, elle nous suggère de porter notre regard sur les cycles marins et ses sédiments écrits, créant ainsi des combinatoires nature-culture.

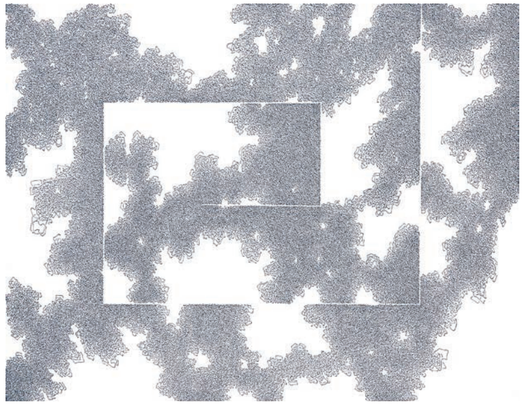
Janvier 2016 : le duo franco-chinois Benoit+Bo inaugura l'année nouvelle durant leur exposition en organisant des performances et événements basés sur des rituels populaires. En workshop à l'ESA Ecole Supérieure des Arts à Bruxelles, ils invitèrent les étudiants à exposer avec eux. Une rencontre avec le public intitulée «Un joyeux morcellement de notre identité» fut entreprise via le pouvoir ambivalent de signes habituels détournés de leur fonction première.

Février 2016 : le jeune artiste chinois Zhaoquan Yu en résidence chez nous durant 3 mois exposa une œuvre faite de collages et de graffitis. Il y mêla signes et fragments appartenant réciproquement aux cultures extrême orientale et occidentale.

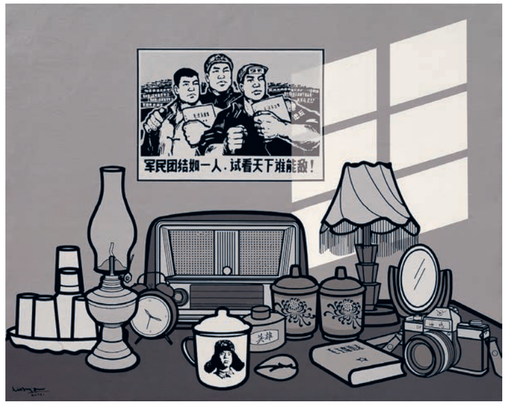
Avril 2016 : Invitée par ODRADEK à exposer ses inlassables exercices d'écriture, Mouna Ikhlassy se mesure avec son histoire, qu'elle met en correspondance avec celles de sa ville natale, Alep. Pour cette artiste syrienne, Alep est considérée comme la plaque tournante et multiculturelle de l'Orient. Tel un palimpseste, Alep, vieille de 5000 ans, a été réceptive aux premières traces des calames cunéiformes, pour ensuite être marquée par de multiples couches d'écriture. Prenant la relève, Mouna Ikhlassy se met à l'œuvre pour produire un entrecroisement de signes devenus illisibles à force d'être manipulés. Ils nous donnent dès lors accès à une autre manière de comprendre l'écriture nous entrainant vers de nouveaux moyens de communication et peut-être aussi de communion avec le passé ou l'ailleurs.

Juillet 2016 : Jinchao Chen, tout jeune artiste chinois en résidence pour 3 mois, se concentra sur le système de représentation idéographique en utilisant un processus de décomposition et d'extraction des signes. Il mit en scène leur vitalité première. Dans le même état d'esprit il procéda, pour obtenir la substance de l'encre, à l'évaporation de l'eau se trouvant dans l'encre liquide. Cet acte symbolique de distillation lui permit par la suite d'obtenir de nouvelles créations, comme par exemple la confection à l'encre durcie d'une montagne posée sur une pile de papiers bruts. 22 exercices d'écriture de Jinchao Chen furent exposés à la semaine de l'encre à Bruxelles en 2019. Par la suite, des artistes belges comme Anne Jones et Olivier Pestiaux montrèrent un intérêt semblable pour ce qui révèle l'expression des ressources telluriques et sédimentations naturelles.

Janvier 2017 : Kiran Katara monta une exposition présentant différentes déclinaisons selon un agencement diagrammatique, c'est-à-dire un agencement de signes qui favorise la variation et la communication entre des séries divergentes.



Le Songe Creux, numéro 302, encre sur papier, Frank Vigneron, 2015



Indoors, acrylique sur canevas, Li Banyao, 2010

Sensible au principe vital du «meurs et deviens» et de l'attraction-répulsion, Kiran Katara donne vie au tracé sans jamais l'enfermer dans un code ou un cadre.

Février 2017 : nous avons accueilli en résidence l'artiste et professeur de l'Université Chinoise d'Hong Kong, Frank Vigneron. Pratiquant l'art du trait à la manière d'un moine copiste ou d'un calligraphe chinois, il œuvre inlassablement dans la transformation silencieuse des traces comme du tracé. Il exposa ses dessins intitulés «Le songe creux» et donna plusieurs conférences et entretiens au sujet du rôle de l'art à Hong Kong. 6 ans plus tard, Frank Vigneron fut découvert sur notre site par l'artiste André Lambotte qui nous proposa d'organiser une exposition collective ayant pour point de départ les dessins du «songe creux». Frank Vigneron participa également à la semaine de l'encre à Flagey en 2019.

Avril 2017 : Exposition « Au fil de la rivière et des monts, s'enfoncer loin dans le ciel» du peintre chinois He Jianguo. S'inspirant de l'esthétique classique du paysage, il nous entraina dans la magie du rapport montagne-eau.

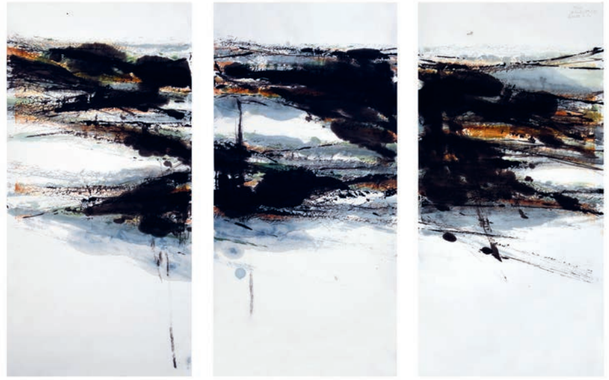
Septembre 2017 : après deux mois de résidence, le célèbre artiste Pop chinois Bangyao Li transforma entièrement notre lieu pour y installer une fresque sur tous les murs. Celle-ci reprend l'évolution des objets quotidiens des chinois depuis l'arrivée du système de consommation et l'engouement qu'il suscite. Travaillant en séries l'artiste présente des «intérieurs» d'habitations où les objets règnent en maîtres. Séjournant à Bruxelles, Bangyao Li profita de l'occasion pour investiguer au sujet de nos rapports aux objets. Personne mieux que lui ne parvint à créer des dialogues entre ODRADEK, son lieu de séjour et des icônes belges. L'artiste-sociologue reprendra son enquête durant l'été 2025 où il est attendu pour une nouvelle exposition solo à ODRADEK XL.

Novembre 2017 : Elva Lai, d'Hong Kong entama sa résidence sur le thème de l'errance liée à l'immigration. L'exposition «Nager vers la liberté» mit en scène des cartes narratives montrant des trajets de migrants, laissant apparaitre l'angoisse occasionnée par le déplacement et la perte du monde connu.

Janvier 2018 : l'illustratrice coréenne Juhyun Choi et le duo Benoit+Bo présentèrent une série de montages jubilatoires liés aux divinités des grandes croyances traditionnelles. Ces images agissantes sont comme des talismans postmodernes pourvus d'une fonction magique, en tout cas symbolique, car elles réconcilient les hommes et leur milieu.

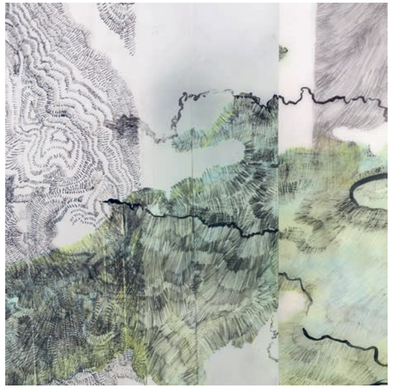
Février 2018 : retour de Jipeng Ke pour l'exposition «De la trace à la vacuité, une pratique de la soustraction». Toujours investi dans son rituel de la superposition des lignes, l'artiste fait correspondre le vide et le plein dans un acte méditatif nous invitant à la contemplation du temps en devenir. La répétition du tracé, ouvert à l'infini, nous est adressée de deux manières, celle de l'agir et du non agir, c'est-à-dire de l'harmonie addition-soustraction.

Contrepoint subtil. Aquatinte, Gabriel Belgeonne, 2017



Sans titre 1,
triptyque,
Mei-Ling Peng,
2018

Close to the Warm, collage in situ,
Wang Zhiyuan, 2018. Photo Kiran Katara



Périples, techniques mixtes,
sur calque polyester (détail). Niki Kokkinos, 2018

Mars 2018 : «Entre signes et silences» une exposition qui remit en dialogue de vieux amis, le peintre graveur Gabriel Belgeonne avec les artistes Taiwainais Mei-ling Peng et Li-Chiang Chou. Au début des années 90, le couple chinois poursuit des études à la Cambre et fait la connaissance de Gabriel Belgeonne. De part et d'autre, un intérêt pour une culture aux critères esthétiques différents fait son chemin et nous donne l'occasion de nous rendre réceptifs aux concordances des signes des deux points de vue.

Avril 2018 : première exposition d'Olivier Pestiaux «Variations». L'artiste se compare au pendu du jeu de tarot et se réfère à Nietzsche. La tête en bas, il perçoit un monde inversé, ce qui lui permet de s'entretenir avec le ciel et les nuages. Nous y voyons un retour nécessaire à la nature et aux constellations.

Mai 2018 : «Effets d'écriture» du chinois Wang Zhiyuan. A la manière de Mao qui comparait les chinois à de modestes moineaux, Wang Zhiyuan associe ses «frénétiques compatriotes» à des mouches qui, attirés par la lumière, c'est-à-dire pour nous, la consommation, s'agglutinent aux mêmes endroits. Il monta «close to the warm» une ampoule électrique attirant un nombre incalculable de caractères chinois. L'installation pourrait également être vue comme une version contemporaine du mythe de la caverne de Platon.

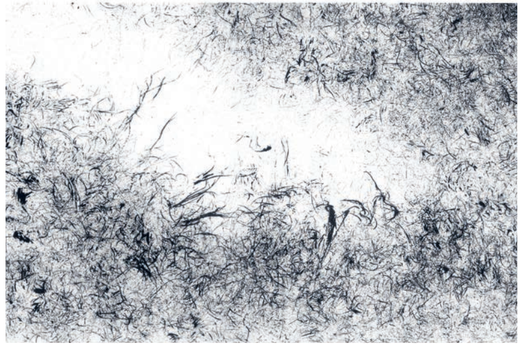
Aout 2018 : «Le calme langage de l'encre» de Ruiqing Wang. Pour l'artiste chinois, la pratique de l'encre lui permet de se libérer de l'emprise de la vie quotidienne. Fasciné par le mélange de l'eau avec le charbon de bois de pin d'où provient l'encre, Ruiqing Wang fait concorder la dureté de la pierre d'encre avec la fluidité de l'élément liquide céleste. Son œuvre se décline dans le sens d'une recherche de concentration d'énergies naturelles liées à une répartition équilibrée yin-yang.

Septembre 2018 : «Périples» de Niki Kokkinos. L'artiste grecque manipule des surfaces papiers ou polyester par pliages successifs. Les opérations de rabattement du support qu'elle organise créent des parcours et trajectoires inédits. Des domaines d'habitude séparés dans le temps et par l'espace sont mis en correspondance. Ils communiquent entre eux via l'agencement pliage/dépliage, apparition/disparition qui les libèrent de toutes données régulières. Niki Kokkinos, par cet exercice de manipulation, se sépare comme Ulysse des voies directes pour nous confronter à d'innombrables montages.

Novembre 2018 : «Alternance» de l'artiste français Léo Baron. En parfaite correspondance avec la philosophie d'ODRADEK, Léo Baron mêle aux différentes couches de lavis un ordonnancement de signes. Le dispositif graphique juxtapose différents espaces mis en dialogue par un espace vide central.

Décembre 2018 : «Nouages» d'Arlette Vermeiren, qui, résolument engagée dans l'entrecroisement des fils textiles, compose des œuvres alternatives vide/plein jouant ainsi avec la légèreté des matières. Les fibres végétales des ta-

Sans titre, encre sur papier Velin collé sur toile, Léo Baron, 2014



Life Archeline n°120 (extrait), encre sur papier Xuan, Dawo, 2019

Nouages, papiers d'emballage, installation in situ Arlette Vermeiren, 2018

pisseries flamandes l'attirent tout autant que les débris de filets de pêche trouvés sur la plage ou autres emballages de bonbons. Ravie par le processus de nouage, Arlette Vermeiren rassemble le divers pour en faire d'immenses ensembles flottants.

Mars 2019 : «Villes temporaires» deuxième exposition de Mouna Ikhlassy. C'est encore à partir de cartes géographiques que l'artiste écrit, en traits de fusain ou de pinceaux, l'agencement des camps de réfugiés syriens. Sensible au quadrillage qui compose l'organisation de ces villes qui deviennent pérennes, Mouna Ikhlassy tire des lignes et traces des chemins créant des jonctions ou fractures imaginaires propices à la constitution d'un vide dynamique vital.

Avril-mai 2019 : exposition en nos lieux de Charley Case, Tianmeng Zhu, Olivier Pestiaux et Qiong Zhao. En vue de la semaine de l'encre qui s'est tenue du 6 mai au 11 mai 2019, ODRADEK a invité les quatre artistes à exposer durant un mois des œuvres en lien avec le thème «Ink Brussels».

A la semaine de l'encre à la faculté d'architecture place Flagey ont participés pour représenter ODRADEK : Léo Baron, Niki Kokkinos, Jinchao Chen, Muju Chen, Li-Chiang Chou, Zhang Dawo, Mouna Ikhlassy, Kiran Katara, Jipeng Ke, Mei-Ling Peng, Frank Vigneron, Ruiqing Wang, Liu Yi et Tianmeng Zhu.

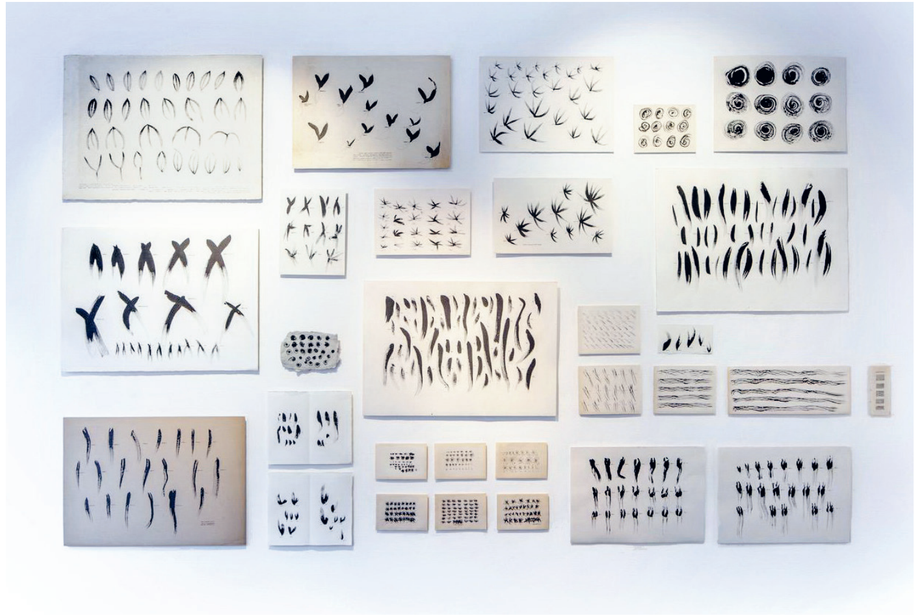
Juin 2019 : «Open writing» du calligraphe Zhang Dawo. Précurseur de l'écriture abstraite chinoise contemporaine, l'artiste demeura en résidence chez nous pendant 3 mois.

Dès le début des années 80, c'est-à-dire dès la rencontre rendue à nouveau possible entre l'esthétique chinoise et occidentale, Dawo s'émancipe en faisant «voler» son pinceau. Il cherche à introduire en calligraphie une nouvelle respiration et laisser l'art du trait se développer hors du contrôle de la tradition. Ce qu'il appelle «flying off from paper» est un processus gestuel qui nous guidera pour comprendre l'apparition de l'écriture asémique au sein de l'esthétique chinoise.

Dawo ne rejette pas les assises de la calligraphie traditionnelle, bien au contraire, il s'inspire de ses racines qu'il a assimilées et intégrées. Pour lui, la calligraphie chinoise doit à la fois se transformer, développer son ouverture et sa participation à la vitalité de la nature. Il ne s'agit pas pour autant d'imiter la nature mais plutôt de puiser dans ce réservoir d'énergie que comprend le flux cosmique et le flux de la vie. Cette écriture ouverte existe dans le mouvement qui l'affranchit de toutes contraintes académiques. Parce qu'elle se réfère aux traits primordiaux enregistrés par la nature, elle contient quelque chose de sauvage, voire de chaotique. Dawo a participé à la première exposition «Grand format» d'ODRADEK XL en mars 2023 et devait nous revenir pour une courte résidence en mai. Malheureusement il décéda brutalement fin avril. Un hommage lui fut rendu lors d'une performance durant l'exposition.

Septembre 2019 : «Mutual Dependancy» du professeur, sculpteur et peintre pékinois Zhongying Shi. En résidence chez nous tout l'été, l'artiste exposa des œuvres entière-

Self-Pilgrimage, bronze, Zhongying Shi, 2011



Encyclopédie, photo d'ensemble à la galerie ODRADEK, Kiran Katara, 2019. Photo Lode Saïdane

ment réalisées sur place. A partir de son propre corps et selon la méditation bouddhiste, il créa une série de prosternations réalisées soit à l'encre et à l'eau, soit à l'aide de fibres végétales glanées dans les bois. L'ensemble s'articule en accord avec les forces de la nature selon l'équilibre vide-plein. Dans le cadre de nos échanges interculturels, le sculpteur belge Philippe Brodzki a accepté de recevoir son homologue chinois dans son atelier et de partager avec lui les deux dernières semaines de l'exposition.

Novembre 2019 : «Chimères interstitielles» des coréennes Min Shin, Sunyoung Choi et Han Kim. La commissaire d'exposition Jihye Choi a mis en scène les œuvres des trois artistes basées à Paris, Séoul et Bruxelles pour nous montrer comment, à travers des expériences de vie liées au déplacement, la rencontre avec d'autres cultures provoque un certain regard.

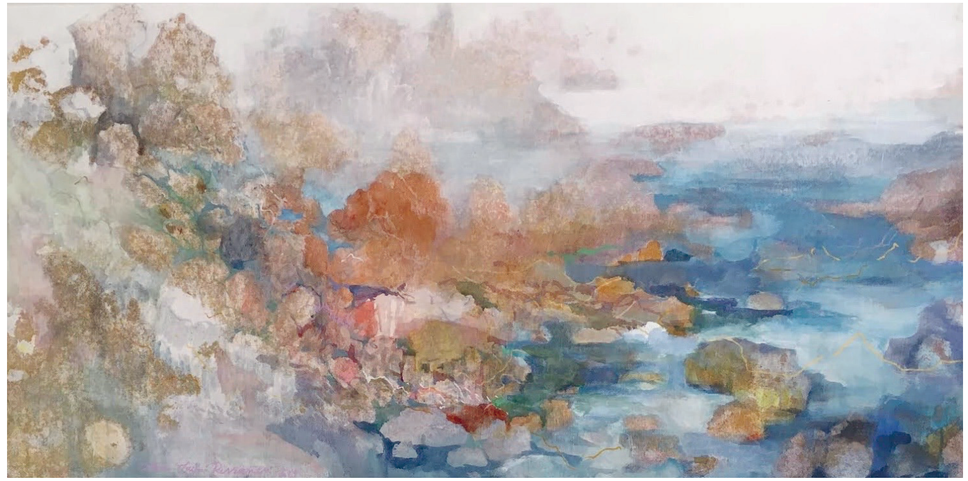
Octobre 2019 : «Encyclopédie» Après avoir exposé chez nous ses encres en 2015, ses diagrammes en 2017, Kiran Katara nous invita ensuite à partager avec elle une étude encyclopédique.

Nous voici confrontés de façon méthodique à un ouvrage de «références» concernant un aménagement renvoyant à du «non-savoir».

Les recherches de Kiran Katara ne s'inscrivent donc pas exactement dans le cadre autorisé de l'encyclopédie et pourtant on y trouve la volonté de lister des éléments offrant des similitudes. S'y loge également un effort pour répertorier et organiser des ensembles pertinents. Ici l'artiste éprouve donc le même besoin de rangement référentiel que l'encyclopédiste. Son langage opère par recensement, les traits déployés présentent une nomenclature et les dessins révèlent un monde ordonné à la rigueur mystérieuse. Il sera donc question, dans son travail, d'une collecte de dessins tirés de son imagination et du libre cours qu'elle donne à sa pensée.

A partir de feuilles de papier minutieusement sélectionnées et calibrées, la composition de signes peut avoir lieu. Celle-ci se déploie progressivement selon le rythme poétique d'une écriture en image. Consciencieusement, l'encyclopédiste-artiste recrée le monde en le recomposant, le restructurant, le réaménageant selon son rythme esthétique. Cette rigoureuse organisation est paradoxalement conciliante et poétique. Il s'agit en somme de proposer une nouvelle fiction pour un texte-image articulé par des traits illisibles et indéchiffrables.

Il y a dans sa nomenclature une articulation se développant au fil des planches selon des séquences, variations, enchaînements, digressions, déclinaisons, qui ne perd jamais de son mystère. Notre souci académique de connaissance étant frustré, l'artiste le reconduit et nous suggère alors de chercher ailleurs. Cet ailleurs imaginaire s'adresse à la part la plus irréductible de nous-mêmes, c'est-à-dire à notre altérité, que l'image poétique peut atteindre. Roland Barthes affirme : «Il y a une profondeur de l'image encyclopédique, celle-là même du temps qui transforme l'objet en mythe.



La possibilité, techniques mixtes sur toile. Anna-Maija Rissanen, 2019.

Le chemin de vie, encre sur papier de riz marouflé sur toile, Tamir Samandbadraa Purev, 2020

Nuage 01, peinture acrylique et huile sur bois, Olivier Pestiaux, 2020

Ceci amène à ce qu'il faut bien appeler la Poétique comme la sphère des vibrations infinies du sens, au centre de laquelle est placé l'objet littéral. On peut dire (…) qu'il n'y a pas une planche de l'Encyclopédie qui ne vibre bien au-delà de son propos démonstratif. Cette vibration singulière est avant tout un étonnement.»

Les traces de Kiran Katara vibrent de toute l'énergie condensée dans l'acte poétique des trajets du pinceau effectués sur le papier.

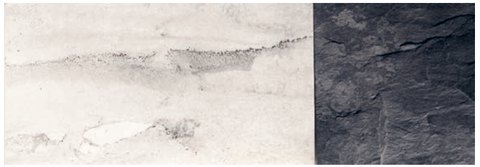
Février 2020 : «Du ciel à la terre» du peintre-calligraphe mongol Tamir Samandbadraa Purev. Durant sa première résidence, l'artiste eut l'occasion de donner des cours de calligraphie à l'ESA Saint-Luc ainsi que des ateliers de marouflage. Plusieurs performances eurent également lieu dans notre espace. Elles permirent à l'artiste de présenter un art du signe et du trait peu connu en Belgique. Intimement lié à la terre et au ciel, l'écriture-dessin de Tamir s'exécute dans le mouvement permanent de son rapport au monde. Contrairement à l'écriture idéographique chinoise, celle-ci, typiquement mongole est constituée de caractères alphabétiques. Si le calligraphe parvient à leur donner l'élan et le dynamisme d'une configuration de type idéographique, c'est parce qu'il dispose d'un mode d'être au monde que les mongols ont développé en parcourant les étendues infinies de la steppe et en scrutant inlassablement le ciel.

Juin 2020 : «De la Villa Médicis au confinement à Carrouges» deuxième exposition de Léo Baron qui présenta des livres-coffrets où traces de pinceau et traits d'encre mettent en dialogue une écriture plastique avec une écriture poétique. En résulte une conversation où traits d'encre et mots révèlent une double articulation œuvrant à la marge de la musicalité de la langue et du signe.

Septembre 2020 : «Au-delà de …» de Dandan Jiang et Anna-Maija Rissanen. En résidence pour l'été l'artiste et professeur shanghaienne a réalisé une série de paysages abstraits inspirés de l'esthétique chinoise traditionnelle. A la recherche de découvertes culturelles, Dandan Jiang partagea notre lieu avec l'artiste belgo-finlandaise, qui, elle aussi, s'inspire de la peinture de paysage extrême oriental. Toutes deux engagées dans la pratique de techniques mixtes cultivent le même attrait pour les ambiances atmosphériques. C'est dans cet état d'esprit qu'elles nous ont associé à leur monde intérieur en exposant des livres uniques dans la bibliothèque de notre espace.

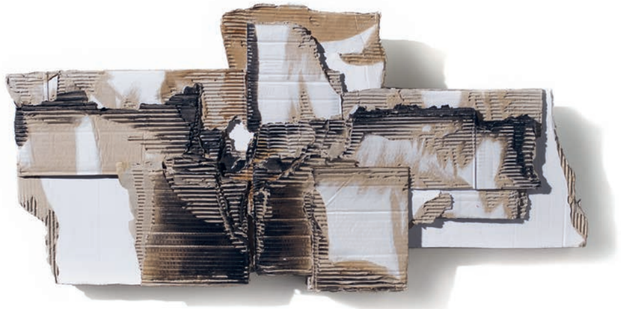
Octobre 2020 : «La nature aime à se voiler» d'Olivier Pestiaux de retour chez nous pour nous confier son interprétation de l'aphorisme d'Héraclite. Selon les philosophes présocratiques, la nature se comprend comme un processus vital favorisant l'interaction entre les éléments fondamentaux. Le souffle qui la constitue permet le rythme incessant «du meurs et deviens» ainsi que la métamorphose de toutes choses. C'est dans cette optique qu'Oliver Pestiaux porte son regard et sa réflexion sur le monde végétal et tient compte d'un tout organique se suffisant à lui-même. L'artiste tente de se rendre réceptif et disponible à ce

La dent inventée, feutre et café, carnet,
Jean-François Pirson, 2016



Souffle d'Ardoise 16, Anne Jones, 2010

Montagne, acrylique sur enveloppe,
Francis Schmetz, 2021



Turbulence, (sculpture murale), lames de carton
encollées et travaillées, encre de Chine, Silvia Bauer, 2020.

rythme vital. Il porte son regard vers le ciel pour s'associer au mouvement des nuages et l'abaisse pour se rapporter à l'univers des plantes, son but étant d'écrire avec la nature.

Janvier 2021 : «Souffles d'ardoises» d'Anne Jones qui nous invita à un dialogue avec la texture des pierres de schiste ardoisier. Très tôt dans sa rencontre avec l'ardoise, la sculptrice a été saisie par le caractère animé et la dimension expressive de l'ardoise. Elle se veut réceptive au mouvement, au rythme et à la dynamique qui ont constitué la pierre, laissant celle-ci s'adresser à elle. A l'instar de l'esthétique chinoise considérant que l'écriture en ses premiers signes provient du ciel et de la terre, nous comprenons visuellement notre réciprocité avec la nature. Anne Jones, dans cet état d'esprit, nous introduit à l'expressivité de ce monde où tout élément premier est animé par ce même souffle vital.

Février 2021 : «Chemins d'être» de Jean-François Pirson et Francis Schmetz. De commun accord les deux artistes exposèrent principalement des carnets de dessins ainsi que différents travaux d'atelier. Sans jamais chercher à séparer l'écriture du dessin, ils mettent en mouvement des lignes, créent des traces avec seulement quelques traits pour réconcilier les mots et les choses. Pour Jean-François Pirson et Francis Schmetz tout se passe comme si le langage ne venait pas d'une construction artificielle déconnectée du réel, au contraire il ex-iste en harmonie ave le monde.

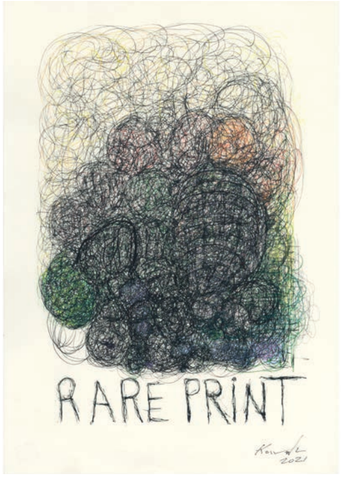
Mars 2021 : «Printemps» de Tamir Samandbadraa Purev et Satoru Toma. De retour à Bruxelles pour une nouvelle exposition Tamir rencontra le calligraphe japonais Satoru Toma pour entamer un dialogue à partir de leur aspiration commune, l'association de l'écriture avec le dessin et la peinture via leur vitalité corporelle. Pour eux, le pinceau associé à l'encre permet l'expression de leur intériorité. Ils nous invitent à percevoir le geste calligraphique comme un acte de communion entre le poignet qui trace, le regard qui s'ajuste et l'esprit qui se libère par l'énergie (qi) qui les anime.

Mars 2021 : «Univers secrets» de Silvia Bauer et Geneviève Dumont, qui nous firent porter notre regard du côté de ce qui existe tout proche de nous dans la plus grande indifférence : la mousse sous les arbres ou sur les toits et les déchets de pneus et restes de cartons manufacturés. Les deux artistes nous permirent de nous familiariser avec l'intérieur d'un pneu de camion et de partager la vie intime des mousses. Silvia Bauer, plasticienne et sculptrice, réalise des accouplements de déchets de pneus et cartons d'emballage, qui, grâce à leur texture transformée, atteignent un haut degré d'harmonie. Geneviève Dumont grave sur métal des impressions de sa rencontre avec la complexité de ces petits végétaux capables de faire corps avec tout support. Toutes deux font surgir de la banalité de l'existence quotidienne une vitalité inattendue bouleversant notre perception de l'ordinaire.

Mars 2021 : «Nœuds v/s plis» d'Arlette Vermeiren et Niki Kokkinos de retour pour une nouvelle exposition en duo portant sur une pratique de nouage, traçage, marquage et

Halte, encre sur papier, Serge Meurant, 2021

Terres cuites, atelier Philippe Brodzki,
Photo Kiran Katara, 2021



Rare print, bic et crayon de couleur sur papier, Jeff Kowach, 2021

pliage. Ne cherchant plus par le figuratif à «identifier», elles mettent l'accent sur le support qu'elles utilisent. Celui-ci advient progressivement en réconciliant le visible et l'invisible. Il donne naissance à une écriture poétique au dispositif mouvant nous faisant passer de l'envers à l'endroit ou de l'intérieur à l'extérieur de l'œuvre.

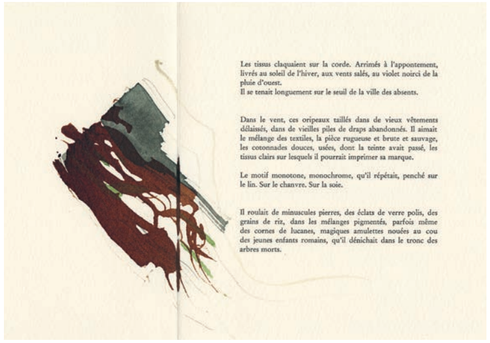
Juin 2021 : «Images d'inconnaissance» de Serge Meurant. Atteint par la maladie, le poète se découvre en chair et en os. Hospitalisé, il rencontre un chirurgien, qui lui dessine un «patron» pour lui montrer ce qu'il va opérer. D'autre part, via les scanners, il se voit de l'intérieur par images et décide alors de s'exprimer par le dessin. Ne donnant plus la parole à sa main, il la laisse plutôt livrer ce qu'il éprouve en tant qu'«écorché», mettant en place une pratique «d'inconnaissance». Celle-ci a donné naissance à des petits dessins libres et indépendants, qui, par la profondeur de l'encre, libèrent une expression spirituelle spontanée. En connivence, Michelle Corbisier, sa compagne, exposa ses gravures accompagnées des fusains de Mouna Iklhassy, des dessins de Kiran Katara et de ceux de Niki Kokkinos. Durant son mois d'exposition, il donna plusieurs séances de lecture de ses poèmes auxquelles ses amis participèrent en communion avec lui. Serge Meurant décéda peu après.

Juillet 2021 : "Work in progress/process in work" de Bettina Boch et Ulla Hase. En résidence, les artistes allemandes ont travaillé portes ouvertes afin d'accueillir les visiteurs et de les faire participer à leurs recherches. Bettina Bloch introduit la troisième dimension dans le tableau à partir de la technique du papier découpé qu'elle a exercée à Shanghai tandis qu'Ulla Hase trace des lignes qui développent un cheminement d'aller-retour ou de boustrophédon. Toutes deux usent de la scansion pour nous faire vibrer au rythme de leurs manœuvres.

Septembre 2021 : «Man jok» de Jeff Kowatch. L'artiste d'origine californienne exposa en même temps à la galerie La Forêt Divonne, à la galerie Faider et chez nous des œuvres abstraites aux multiples couches de couleurs inspirées des peintures à l'huile de lin de nos maîtres flamands. A la poursuite d'une spiritualité universelle, que ce soit par la méditation et la pratique du bouddhisme Zen, Jeff Kowatch est en quête d'équilibre et d'harmonie à transmettre par la peinture. Les métarécits (Moby Dick, Don Quichotte,...) le mobilisent, tout comme l'angoisse existentielle qui le hante. Sur la toile, les conflits disparaissent au profit de couleurs gorgées de lumière vibrant à l'unisson.

Octobre 2021 : «Rêve» de Philippe Brodzki. Exposant ses sculptures et leurs moules animés par la dynamique du vide et du plein, on ne peut s'empêcher de se référer à l'esthétique chinoise. Anciennement, les nobles chinois étaient accompagnés dans leurs sépultures par des statues, compagnons d'éternité, qui avaient pour fonction de permettre le passage d'un monde à l'autre. A leur suite, Philippe Brodzki crée dans son atelier une statuaire symbolique qui favorise un certain type de communication, celui entre deux mondes que notre culture sépare et qui pourtant ici racontent une histoire. C'est ainsi que d'étranges chevau-

Sans titre, techniques mixtes, Françoise Pacé, 2018



Livre unique avec Florence Barthélémy, présenté dans un coffret, encre sur papier Velin d'Arches (extrait), Léo Baron, 2016.

La sirène, Coquille, matériaux naturels, peinture, Ghita Remy, 2021.

Temporalités, Broderie sur coton, Albane Mauberquez, 2022

Vide & plein, (livre 2), encre sur papier, Tianmeng Zhu, 2021

chants, sans velléité de domination, se retrouvent placés en position incongrue sur des animaux appartenant pour la plupart à la mythologie. Comme dans une cantate de Bach une suite se décline, un regard introspectif sur la vie en entraine un autre, nous emportant, rêveurs, sur le dos de notre homologue animal.

Novembre 18-21-2021 : «Dessins» de Bernard Baines, pour une exposition-interstice durant laquelle le dessinateur, architecte et professeur émérite présenta son livre, composé principalement de dessins et quelques photographies montrant ses sources d'inspiration.

Novembre-décembre 2021 : «Dessins à lire» de Françoise Pacé, Kiran Katara, Mouna Ikhlassy, Léo Baron et Tianmeng Zhu. En harmonie avec ses amis artistes du livre, Françoise Pacé exposa des dessins où cheminent traits, touches d'encre et couleurs. Des signes au graphisme organique se détachent dans un univers aérien pour laisser entière liberté à notre imaginaire.

Piliers de notre lieu Kiran Katara, Léo Baron, Mouna Ikhlassy exposèrent des livres uniques aux concordances, fusions et autres liens entre le dessin et l'écriture. Invité à se joindre à eux Tianmeng Zhu proposa un exercice d'unification mots-images.

Décembre 2021 : «Images imprégnées» exposition-interstice d'Alain Roch. En hommage à son ami Serge Meurant l'artiste exposa au sol une série de portraits, réalisés de mémoire, de personnes croisées dans la rue.

Janvier 2022 : «Recent works» de Tianmeng Zhu et prolongation de l'exposition des livres d'artistes de Kiran Katara, Léo Baron et Mouna Ikhlassy. En binôme avec la galerie Faider, Tianmeng Zhu exposa ses nouvelles réalisations et un montage vidéo.

Février 2022 : «Expressions de l'organique» d'Albane Mauberquez et Ghita Remy. Cherchant à apprivoiser le papier, le tissu ou la terre, les deux jeunes artistes commencèrent un cheminement qui se développe par la recherche de quelques données originaires, essentielles : la vie avec ses tensions primaires, organiques. A l'affut de dialogues avec la nature, qu'elle considère comme magique, Ghita Remy compose de petites sculptures transfigurant ce qu'elle a recueilli en prototype du féminin. Elle rejoint ainsi les patientes broderies à l'enchevêtrement de petits traits-points colorés qui animent l'œuvre d'Albane Mauberquez.

Mars-avril 2022 : «De la matière» de Christine Nicaise et Fabienne Claesen. Sans cesse en recherche de nouvelles connexions, les deux artistes se sont entendues pour exposer leur coalition avec la matière. Soit en laissant l'acrylique et l'huile révéler leurs affinités, soit par l'argile rencontrant la texture du bois, Christine Nicaise et Fabienne Claesen nous donnent à voir de la matière en puissance et en acte. L'une comme l'autre se soucient de l'interdépendance existant entre les matières qu'elles transforment et le geste qu'elles posent sur elles. Au propre comme au figuré, elles composent, c'est-à-dire qu'afin de donner à leur réalisation de l'intériorité, elles négocient des alliances

Sans Titre, techniques mixtes,
Christine Nicaise, 2022

Bandiera Rossa, broderie sur tissu, Marina Gasparini, 2022

Queer Gaucho, pastel sec sur papier couleur,
Agustin David Llosa, 2022

avec leurs associées peinture et terre.

Avril 2022 : «Ensuite de l'hétérogène» du Français David Festoc et de l'Argentin Agustin David Llosa. A partir de recherches graphiques, de moulages, de cartes ou encore d'affiches illustrées, Agustin David Llosa nous transporte dans son tissu onirique. Nous associant à la mythologie de sa culture, il nous présente des récits de vie, des épopées et autres expéditions urbaines donnant lieu à des épisodes dessinés tout azimut. David Festoc, de son côté, défend la peinture figurative qui lui permet de développer une énigmatique inquiétude provoquée par le pouvoir de sidération des images. C'est cette fois la peinture réaliste qui bascule dans l'ambivalence de nos rapports à la nature, aux autres et à nous-mêmes. Les deux artistes, attentifs à l'altérité, nous entraînent dans une esthétique de l'hétérogène accueillant le divers.

Juin 2022 : «Cosmographies» de Louise Charlier, Olivier Pestiaux et Laure Winants. En parallèle avec l'esprit scientifique, se manifeste une démarche artistique qui pose, par le biais de la fiction et de l'esthétique, des questions à propos de nos rapports sensibles, affectifs et imaginaires au cosmos. Louise Charlier s'associe au livre des miracles datant du 16e siècle. Il constitue pour elle un point de départ d'où les premières fascinations pour l'univers cosmique se répercutent dans l'imaginaire collectif. A charge pour l'astrophysicienne révolutionnaire de nous en fournir la version plus actuelle.

Olivier Pestiaux nous revient pour évoquer dans ses œuvres nos affinités sensibles interdépendantes au rythme cosmique. Il nous prouve que nous sommes fondamentalement unis au cycle de la nature et à l'atmosphère céleste parce que nous l'absorbons, l'écoutons, la recevons spontanément.

Laure Winants pratique in situ une photographie expérimentale, qui consiste à imprimer en monochrome à la lumière solaire ou lunaire. Les images qu'elle produit sont des performances qui s'inscrivent dans le paysage et résultent d'un engagement physique avec les éléments qu'elle prélève des filtres d'un observatoire météorologique. L'artiste s'attache à rendre visible ce qui d'habitude est invisible à nos yeux : les gaz atmosphériques, c'est-à-dire les matières polluantes récoltées dans les filtres qu'elle convertit en matière photogénique.

Septembre 2022 : «Texte, texture, textile» de Marina Gasparini. En résidence durant l'été la professeure et artiste milanaise travailla sans relâche au confectionnement de 27 lettres en tissu garnies de gallons et autres festonnages. Elles furent portées par des figurants lors d'une performance durant le finissage de l'exposition. Associées au projet d'une pratique de l'écriture liée aux fibres textiles, sept artistes répondirent à notre appel à projets.

Natalia Blanch exposa des poèmes-dessins ainsi qu'une œuvre à l'huile sur papier de riz cousu main et texte crocheté. Le montage fut déployé et plié lors d'une performance.

Estelle Saignes proposa une tapisserie tissage Jacquard

Sans titre, Gouache sur papier, François Hinfray, 2022

Sans titre, techniques mixtes, Léo Baron, 2022

Sans titre, fils de tapisserie, installation in situ, Jehanne Paternostre, 2022

reconstituant en patchwork les effets d'un lac artificiel de New Jersey.

Jehanne Paternostre, à partir de déchets de fils issus de la restauration de tapisseries, créa un nouveau fil qui évolue en une ligne mémorisant les affres du temps.

Les Allemandes Mimi Kunz et Miriam Gronwald, également invitées en résidence pour deux semaines, réalisèrent une installation donnant suite à une performance. Mimi Kunz s'inspira de la danse de Miriam Gronwald pour traduire en gestes graphiques les rythmes du corps de la danseuse.

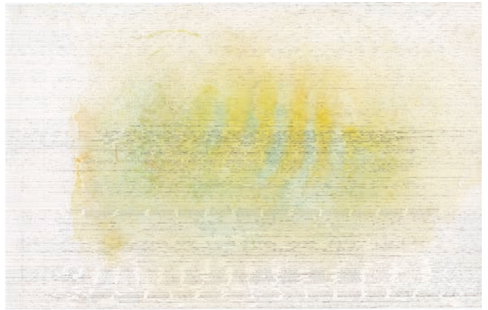
Michèle Louis broda un texte écrit de manière lisible, qui à l'envers du tissu, donne à voir des fils traçant d'autres voies à suivre.

Françoise Seffer, inspirée par l'écriture de son père ou par un vol d'étourneaux, broda et mania le crochet ou les fuseaux pour composer à sa manière un ensemble écriture-image.

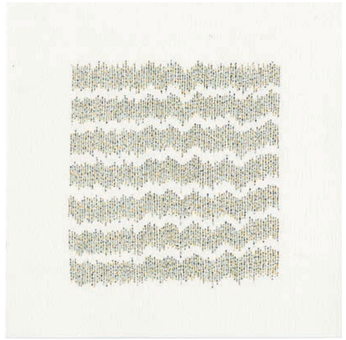
Octobre 2022 : «Topologies» de François Hinfray. L'œuvre que nous proposa François Hinfray témoigne du paradigme contemporain de l'interrelationnel comme de l'interculturel. La démarche de l'artiste, fondée sur des recherches mathématiques, donne à observer des agencements imaginaires de formes qui se répondent. Ces tribulations géométriques, sans cesse remises en question, proposent à l'infini différentes combinaisons possibles. Elles attestent d'un inlassable travail, qui, pour le dessinateur, prouve la nécessité de réinventer notre conception du monde et y repositionner ses premiers jalons. Les invariants de la géométrie deviennent variants, gagnent en couleur et en cela mutent vers la vie. Des rapprochements avec les peintures aborigènes d'Australie et leurs rapports au cosmos nous semblent possibles dans la mesure où, de part et d'autre, l'art du trait s'accorde avec une organisation cosmique reliant la terre au ciel.

Novembre 2022 : «Mémoire du vide» de Léo Baron. Durant une nouvelle résidence de trois mois chez nous, Léo Baron réalisa une œuvre au moyen d'un râteau de jardinage. Cet outil lui permit, pour un moment, de remplacer la souplesse du pinceau par la rigidité des crochets du râteau. Ce changement radical impliqua une toute autre approche du support et des matériaux nécessaires au travail d'incision. L'artiste s'exécute debout pour inscrire une voie, une constellation de signes-écritures dans la profondeur de la matière acrylique mélangée à l'huile de lin. Ce langage, activant du vide dans le plein de la matière, nous livre un passage dans l'entre-deux, visible-invisible toujours, en équilibre précaire.

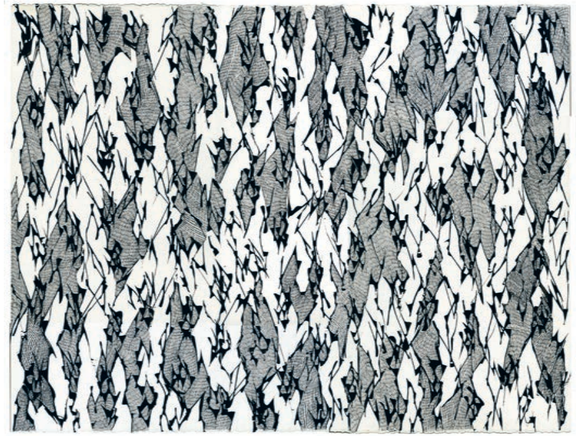
Décembre 2022 : «Murmuration» de Kiran Katara. Pour sa nouvelle exposition, Kiran Katara donna le champ libre à une graphie en symbiose avec la poésie, la musique et la danse. Répondant à l'appel des traces déposées sur le papier à la manière du mouvement d'une nuée d'oiseaux ou d'un banc de poissons, la poétesse Laurence Vielle, le musicien Vincent Granger et la chorégraphe Michèle Noiret se mirent au diapason. Fut proposé un envol visuel et sonore des plus harmonieux. Notre regard, notre ouïe et à leur suite tous nos sens se trouvant alors de nouvelles affinités, entrèrent en



Litanea, à Léo Kupper, crayon noir et gouache sur papier, Jaques Pourcher, 2023



A 812, crayons de couleur sur vélin d'Arches, André Lambotte, 2022



Sans titre, couteau, plume, encre de Chine sur vélin, Albert Palma, 2014

conversation avec l'énergie vitale qui nous anime.

Janvier 2023 : «D'où monte son chant, le silence aussi» de Jean-François Pirson. L'artiste nous proposa une rencontre avec les éléments végétaux, minéraux ou humains auxquels il tente de s'accorder. La vitalité de son trait dépend étroitement de l'énergie qu'il met en œuvre lors de sa pratique du dessin. Celle-ci s'accorde à la constitution essentielle de ce qu'il perçoit, à savoir ce qui anime les choses, leur nature. Jean-François Pirson n'étudie ni ne s'approprie un objet d'investigation. Au contraire, il tente une rencontre avec, par exemple, une branche fourchue pour en comprendre sa fourchitude et trouver le geste produisant le signe en correspondance. Dès lors, la force intérieure de la branche se manifeste tout comme celle du rocher ou de la montagne, qui lui livrent leur intériorité et respirent comme des êtres vivants.

Février-mars 2023 : «L'aventure silencieuse des espaces intervallaires» de Kiran Katara, André Lambotte, Albert Palma, Jacques Pourcher et Frank Vigneron.

Sous le commissariat d'André Lambotte, cette exposition eut pour objet de présenter les cinq artistes qui acceptèrent l'invitation à faire voir et apparaitre le vide. Nous nous trouvons dès lors immédiatement confrontés à un paradoxe, «il n'y a rien à voir» si ce n'est des alignements, des pages de dessins, des traits séquentialisés, une notation répétitive ou encore une danse de petits jambages, nous attirant hors du connu et de l'intelligible.

Kiran Katara, André Lambotte, Albert Palma, Jacques Pourcher et Frank Vigneron défient les enjeux classiques de la représentation pour nous entraîner dans une pratique d'espaces intervallaires. Plus question de nous maintenir au bastingage de la distinction sujet-objet, du clivage binaire nature-culture, ou de la séparation vide-plein. Tous les cinq ont, depuis longtemps déjà, abandonné les limites du principe d'identité et de différentiation. Ils nous entrainent par leur savoir-faire du dessin dans un cheminement non-linéaire où les contradictions deviennent ou redeviennent possibles. Le chevauchement de signes, de graphes, ou autres points, ainsi que leur multiplication, empêchent notre esprit de vouloir lire et déchiffrer. L'appel se situe ailleurs, en deçà des structures de représentations raisonnables, dans le décloisonnement de nos manières de percevoir. Celles-ci se trouvent remises en jeu, défiées par le langage singulier de chaque artiste. Mi-dessin mi-écriture, leur dispositif se développe en cheminant de manière à la fois émotionnelle, spirituelle et corporelle, c'est-à-dire qu'à la place des mots apparait une composition musicale, rythmique, poétique et picturale où la vie est célébrée dans toute sa force vitale. Il se fait que dans ces conditions nous pouvons établir un authentique dialogue entre l'art du trait de nos artistes et l'esthétique chinoise liée au principe fondateur qui la nourrit : le vide.

Mars 19-2023 : Le dimanche 19 mars nous avons reçu l'écrivaine et poétesse Corinne Hoex pour une exposition de photos d'un jour et la lecture de sa dernière publication

Sans titre, encre et acrylique sur papier, (détail), Mouna Ikhlassy, 2022

Outside and inside at the same time, encre et feutres sur papier, installation in situ, Katja Pudor, 2023

«L'ombre de toi moi-même».

Avril 2023 : «Terre en colère» de Mouna Ikhlassy. L'artiste syrienne nous revient avec des cartes de déserts servant de point d'accroche à sa sensibilité et à son imagination. Elle nous fait part de ses interrogations à propos de ces terres devenues inhospitalières qui ne peuvent plus accueillir la vie. Son langage et sa détermination s'affirment dans une écriture dessinée, où la dimension extralinguistique nous touche intimement parce qu'il relève d'un processus incantatoire s'adressant à la terre en souffrance. L'enjeu de son œuvre s'avère donc de rendre vie au support qui absorbe ses gestes.

28-29 avril : nous avons reçu Gaëlle Clark pour 2 jours de performances et installations autour de son projet Tuktukbook. Ce fut l'occasion de présenter au public un projet d'itinérance ainsi qu'une série de tiroirs-exposition de livres d'artistes.

Mai 2023 : «Faire impression» de Marie-Françoise Plissart et Lia Wei. Associant photographies et sceaux gravés, les deux artistes dialoguent à partir d'association d'idées, de procédés d'impression, d'aventures et expériences vécues en commun en Belgique comme en Chine. La photographe et la sinologue se répondent d'un mur à l'autre de la galerie en passant sans cesse de l'image de la pierre ou de la montagne à celle gravée sur un sceau. L'argumentation est cosmocentrique, elle dévoile la grande vitalité d'un monde que nous refusons de voir de manière unilatérale mais bien plutôt de façon associative, adaptative, surtout imaginative.

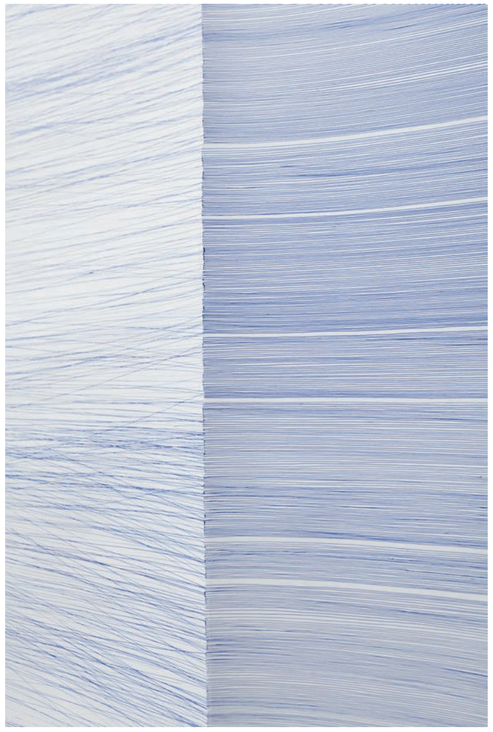
Juin 2023 : «Sans plus les voir» de Bruno VanDe Graaf. Lors d'expositions précédentes, des recherches sur la nécessité des espaces vides nous introduisirent à la présence du non-peint. Avec Bruno VanDe Graaf, le cheminement du regard s'inverse. S'intéressant aux lieux abandonnés tels que les pavillons désaffectés de banlieue ou les friches industrielles, il met en scène l'absence de vie et le désenchantement qui l'accompagne. Et puis, par la magie des aplats de couleur et de la reconfiguration des formes, notre regard se focalise sur de nouveaux possibles. La vie humaine n'est pas réapparue pour autant mais ces lieux ne sont plus désaffectés, ils se manifestent «en attente».

Juillet 2023 : "Outside and inside at the same time"de Katja Pudor. Arrivée en résidence début juillet, la berlinoise, immédiatement a occupé son territoire en couvrant les murs de feuilles de papier de plus de trois mètres de haut. De la blancheur du papier et de l'espace devenu réceptacle, l'artiste se mit en situation pour déclencher l'action de dessiner-écrire en jouant de ses instruments : des pinceaux-prothèses prolongeant son corps. Katja Pudor, comme en musique, joue avec ses instruments et compose une écriture-signes qui s'étend dans l'espace via une singulière présence à soi. L'artiste transformée en danseuse se concentre sur ce qu'elle déploie sur le papier et qui lui revient par sa sonorité intérieure. L'écriture s'est alors répandue, dilatée, amplifiée dans l'espace inscrit devenu vibratoire.

Sans titre (détail), gravure sur cuivre (aquatinte), Michelle Corbisier, 2021

Upcycling (video still), video 16:9 4K, Daniel Locus, 2023

Le lieu qui te revêt, collage sur papier, Natalia Blanch, 2022



Détail de l'installation *Multiples silences*, stylo bleu sur papier, Ulla Hase, 2023, photo Silvia Cappellari

Septembre 2023 : «Multiples silences» d'Ulla Hase. Interpellée par «Une brève histoire des lignes» de Tim Ingold, l'artiste s'est concentrée sur l'acte de dessiner des lignes. De la manière la plus irréfléchie possible, Ulla Hase entame sur le support partenaire une avancée aléatoire. Dessiner n'est autre, alors, que produire des lignes au gré de petites perturbations, qui sont chargées de créer de plus grandes divagations. L'artiste laisse ses lignes se développer au fil d'un aller-retour au rythme de répétions-perturbations. Ce trajet du poignet aux multiples variations alimente l'essentiel de son travail.

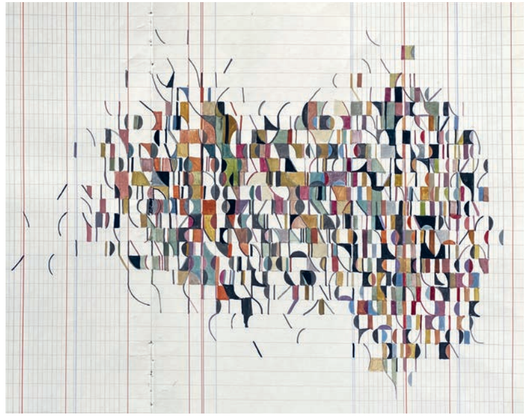
Octobre 2023 : «Partis pris #2» de Michelle Corbisier et Daniel Locus. De commun accord, les deux artistes, à travers une série de gravures, de photos et montages vidéo, s'employèrent à déclarer l'absence du sujet. Avec Michelle Corbisier, de toute figure humaine, il ne reste que l'empreinte d'une disparition. Nous voici confrontés à des gravures imprégnées des conflits contemporains. Images-conséquences de prise de conscience témoignant d'une sourde préoccupation dont l'auteur nous offre sa version.

Cet effacement de la figure se trouve nettement revendiqué par Daniel Locus. En photographiant des lieux en guerre ou des institutions comme des musées, l'auteur conserve une certaine partie du «décor» ou des murs et supprime tout contenu pour y introduire du vide. De là, à nous de questionner ce qui est absent, c'est-à-dire ce qui d'habitude nous est donné. En tout cas, des deux côtés, gravures et photos, le sujet de la représentation n'est plus là. Tout se joue ici eu égard à la désinformation et à la dé-contextualisation de n'importe quel propos.

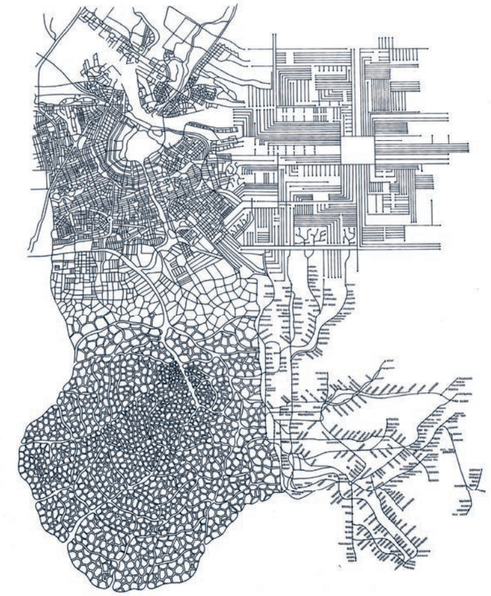
Novembre 2023 : «Traits d'union» de Natalia Blanch. En exposition solo cette fois, l'artiste a entrepris, à partir des «Annonciations» de Fra Angelico, une réflexion sur la peinture, le langage et l'espace. Dialoguant avec le lieu, Natalia Blanch exposa en transversal de grands formats en aplats de couleur qu'elle relie par de la couture. «Traits d'union» met en relation des œuvres qui, créées par des gestes concentrés et méticuleux, lient la posture au souffle. Sont déposées sur le papier des restes, des fragments d'images conduisant notre regard vers un ailleurs dispersé. S'inspirant de ces diverses sources, les œuvres ainsi produites n'en conservent que la dynamique spirituelle et l'atmosphère, c'est-à-dire leur aura.

Décembre 2023 : «Rencontres géosensibles» de Laure Winants. Après nous avoir présenté des impressions photosensibles constituées de pigments atmosphériques, l'artiste, toujours férue de recherches scientifiques, nous confie des tirages révélant des prismes aux couleurs multi-temporelles. Basée pendant plusieurs mois en Arctique, Laure Winants photographie et expérimente la décomposition de la lumière sur des échantillons prélevés dans la glace. Hors de toute attente, il en résulte des compositions photos synthèses de la lumière figée dans la glace. L'artiste nous donne accès à ses entrevues avec une matière millénaire, réussissant ainsi à apprivoiser un peu d'énergie cosmique.

Petit-gris # invitation Greta Meert, enveloppe et carton, Amélie de Beauffort, 2023



Gammes 2, aquarelle sur journal comptable, Alexandra Roussopoulos, 2024



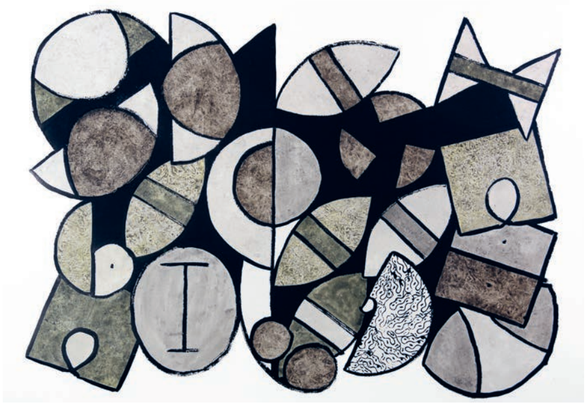
Canaux, encre sur papier, Atinka di Muro, 2024

Janvier 2024 : «Ce qui traverse» d'Amélie de Beauffort. Dépassant le dualisme moderne de la séparation nature-culture, l'artiste et professeur nous propose une démarche esthétique questionnant les rapports artiste-dessin ainsi que les connexions homme-monde. Très concrètement, Amélie de Beauffort s'emploie à percer, poinçonner, graphiter différentes surfaces afin de laisser circuler du vide, de la lumière ou un regard. Dès lors, l'appui ou l'écran n'est plus passif, ni surtout considéré comme tel, il est agent actif réagissant. Nous voilà confrontés à d'inattendus branchements comme par exemple cette œuvre «biosémique» exposée dans l'exposition : un carton d'invitation qui resté durant les vacances dans la boite aux lettres de l'artiste, a subi une métamorphose «artistique». Des escargots suceurs, ayant apprécié la qualité du papier et de l'encre, ont transformés le courrier invitant en une œuvre révélatrice de notre conception de la rencontre : une altérité partagée. Visiblement ces escargots ont laissé des traces, on pourrait dès lors se demander s'ils sont capables d'écrire ? En tout cas dans leur message il y a quelque chose qui convient à Amélie de Beauffort et qu'à notre tour nous retiendrons en tant qu'invite à l'immixtion dans le monde du vivant ainsi qu'à une réconciliation, voire même une complicité avec lui.

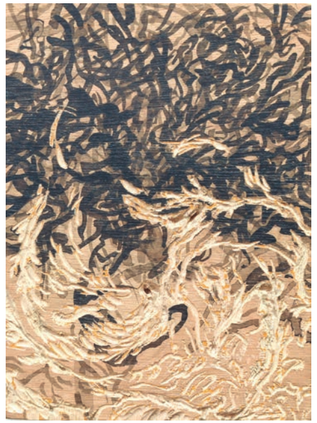
Février 2024 : «Gammes» d'Alexandra Roussopoulos. En résidence durant un mois, l'artiste française d'origine grecque a, dès les premiers instants de son arrivée, installé son atelier côté rue. Depuis, notre espace n'a cessé d'attirer le regard et l'intérêt des passants. Celui-ci n'a jamais autant célébré sa vocation : une pratique de la rencontre. L'artiste a choisi de montrer des carnets aux différents formats, lui permettant, en toute liberté, de voyager et de travailler léger. Qu'il s'agisse de cahiers servant, par leurs quadrillages bien structurés, à la comptabilité, ou aux partitions de musique vierges, la dessinatrice y réalise ses gammes de couleurs. Multipliant sans cesse des arrangements chromatiques, une écriture dessinée fait son apparition, ravivant un support sévère.

Mars 2024 : «En joue» de Jeanne Pruvot Simonneaux & co. Onze artistes se sont retrouvés pour exposer et installer des créations hors normes allant d'expérimentations lumineuses, aquatiques à d'autres montages tentaculaires, en tout cas déconcertants. Stevie Ango, Manon Blanc Catrino, Antoine Boute, Clara Bretheau, Dorothée Catry, Anna Czapski, Antoine Herran, Emma Kraak, Maxence Obein, Jeanne Pruvot Simonneaux et Sarah Wéry ont radicalement métamorphosé notre lieu.

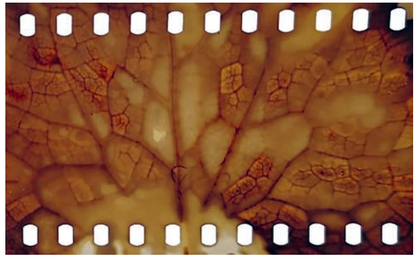
Avril 2024 : «Metaformose» d'Atinka di Muro et OTAK. Deux architectes, amis et collègues, donnent libre cours à leur imagination en spéculant sur le développement de formes organiques. Leurs études graphiques se font à l'encre noire sur papier. Elles proposent une première structure «mère», qui libère plusieurs dispositifs ou transformations possibles. Nous assistons ainsi à l'éclosion de différents langages et modes d'expression d'une nomenclature. Certains déploiements résultent de l'emploi du microscope, ce qui favorise la découverte de tous petits arrangements et ramifications



Coupure signifiante, encre sur papier, Philip Wittmann, 2024



Ma on wood - right, encre Sumi sur bois, Aika Furukawa, 2023



Polyphénol développements, création photographique, Jolene Mok, 2024

nous permettant d'entrevoir de gigantesques nouveaux embranchements. Nous voici confrontés à une mise à découvert du passage un-multiple, inconscient-conscient, vide-plein, etc…

Mai 2024 : «Dialogue asémique» d'Aika Furukawa et Philip Wittmann. Invités à partager leur recherche sur l'art du trait, la japonaise et le belge ont exposé de concert leurs signes dessinés. D'un mur à l'autre de la galerie, les écritures idéographiques et alphabétiques, ayant pour but d'attiser notre imagination, se métamorphosèrent en signes abstraits illisibles. L'œuvre d'Aika Furukawa se fonde sur les changements et variations de la nature, c'est-à-dire sur ce qui manifeste l'impermanence, voire même les imperfections, liées au souffle spontané de la vie organique. L'expression graphique de l'artiste se veut asymétrique, rythmée et liée à la présence du vide.

Heureux de partager ses recherches sur l'art du trait, Philip Wittmann nous propose un lexique personnel qui trouve son origine dans les premiers caractères. A partir d'horizons différents deux artistes se sont rencontrés, côtoyés en échangeant leur point de vue, c'est-à-dire leur degré de dépendance et d'affranchissement par rapport aux fondements de leur «éducation».

Juillet 2024 : «Polyphénol développements» de Jolene Mok. En résidence cet été, la hongkongaise Jolene Mok poursuivit ses recherches sur les propriétés du polyphénol, à savoir les molécules organiques végétales auxquelles elle recourt en tant qu'ingrédients pour ses montages et créations photographiques.

Jolene ne se lasse pas de tenter de nouvelles rencontres et de mener à bien de nouvelles expériences à travers le monde depuis une quinzaine d'années. Se présentant comme «film maker», elle réalise des impressions qui sont concoctées à l'aide d'un processus de manipulation et d'échanges avec les plantes. Récoltant avec ardeur ce que nous appelons les mauvaises herbes, comme par exemple les orties ou les pissenlits, elle les transforme, par techniques chimiques naturelles, en images donnant lieu à de l'incarnation sur pellicule.

L'artiste ne s'adresse qu'aux mauvaises herbes dont la destinée est d'être éliminées le plus rapidement possible. En les récoltant en masse, elle leur donne une chance de poursuivre une nouvelle existence, via leur richesse en chlorophylle. Ce puissant pigment, associé à d'autres propriétés de végétaux et à des sels minéraux, permet aux orties et autres pissenlits de se livrer, c'est-à-dire de se révéler sur la pellicule. Ces apparitions, toujours aléatoires, nous font croire aux miracles car comme dans le cas du Saint Suaire, l'étoffe imprégnée de la sueur et du sang du visage du Christ, ces traces sont considérées comme la vraie image. Il y a donc bien un passage du vivant vers l'image, une métamorphose symbolique qui nous montre comment la vie suit son cours.

Ici, les longs échanges entre le végétal et l'artiste donnent à penser qu'une confiance mutuelle a dû s'installer entre les partenaires et qu'un dialogue entre l'homme et la nature

Up & down, pierre bleue sculptée au jet d'eau, Lodewijk Heylen, 2024

reste possible.

Septembre 2024 : «la reprise» de Lodewijk Heylen, de retour donc pour célébrer nos 10 ans. Toujours concentré sur la capacité des machines de découpe, il réalise de nouvelles installations-sculptures obtenues au jet d'eau. Celles-ci ont pour but de simuler de manière radicale un processus géologique naturel. Lodewijk Heylen se dit à la recherche des origines et motivations se trouvant derrière le développement d'outils, d'instruments et d'appareils. Il est donc question de nos limites face à la technologie. Ce qui lui permet de poser cette question : «Quand l'appareil commence-t-il à déterminer le comportement de l'utilisateur, et dans quelle mesure avons-nous un contrôle sur les processus que suivent les appareils ?» En d'autres termes, quand la machine commence-t-elle et quand l'homme finit-t-il ? L'ambigüité en résultant constitue, pour l'artiste, ce qu'il appelle son terrain de jeu.

Du ciel à la terre, Workshop, Tamir Samandbadraa Purev, 2020

Conclusions

Pendant nos 10 ans d'activités, chaque artiste à sa manière, nous a permis de créer du lien entre différentes disciplines, entités et pôles que la pensée moderne s'est employée à séparer. Aujourd'hui, il ne fait plus aucun doute qu'une réconciliation avec la nature et les autres non humains s'impose car il s'avère difficile de nier les dégâts causés par l'anthropocentrisme.

L'un des premiers philosophes à avoir remis en question, dans ce sens là, notre rapport au réel fut Ludwig Wittgenstein, qui, dans le «Tractatus», mit l'accent sur les limites du langage qui immanquablement réduit notre compréhension du monde. Il se montre impitoyable envers la logique et la philosophie du langage qu'il pousse dans leurs derniers retranchements en posant la question : en quoi sert le langage ? A la fin du «Tractatus» Wittgenstein affirme que «ce dont on ne peut parler, il faut le taire». Il nous renvoie ainsi, d'une part, au doute le plus irréductible et d'autre part, il nous renvoie au langage de la vie courante. Car, ce qui ne peut se justifier logiquement peut être montré ou évoqué. Le philosophe nous met dès lors sur la voie des différents jeux de langage qui est celle notamment de la démarche esthétique.

Martin Heidegger, lui aussi, se préoccupa des mêmes questions liées à la critique de la métaphysique classique qui nous aurait séparés de la contingence de la vie quotidienne. En nous focalisant sur des questions théologiques transcendantales, nous sommes passés à côté de l'existence quotidienne, de l'ici et maintenant. Avec lui, l'existence et le principe d'immanence relèvent d'un enjeu philosophique des plus contemporains auxquels, bien sûr, maintenant nous adhérons. Heidegger veut renouer avec l'étonnement de l'homme face à la nature, au monde et à lui-même, ce qui implique une crise de conscience existentielle et un abandon des idées préconçues. Il y a donc à s'interroger sur ce qui nous lie au monde avant que les filtres des connaissances techniques et scientifiques ne dirigent notre esprit et nous apaisent. Par le fait d'être au monde, l'homme «pré-comprend» sa situation, l'incluant de manière d'abord indifférenciée, authentique et spontanée dans le réel. Nous sommes donc au monde de manière immanente, vague et vide dans le sens extrême-oriental du terme. Toute approche esthétique, par nécessité intrinsèque, renoue avec ce fond indifférencié.

Walter Benjamin, quant à lui, considère que la nature s'exprime mais que l'homme moderne l'a rendue silencieuse en la soumettant au langage des sciences exactes. A charge pour le poète, l'artiste et le traducteur de retourner à ce qui nous entoure à partir de son mode d'existence naturel. L'homme alors se rend réceptif au langage des choses, il se soucie de leur expression et de ce qu'elles manifestent. Pour Walter Benjamin, le langage exerce une fonction essentielle, qui est de rendre notre environnement communicant. Un lien existentiel relie le mot et la chose car la nature

ODRADEK, Bangyao Li, 2017. Photo Guifang Ma.

se donne à lire et à interpréter. Il faut donc éviter d'instrumentaliser le langage, c'est-à-dire éviter de le limiter ou de le confiner dans des stéréotypes rassurants. La fonction esthétique du langage est de maintenir la connivence entre les mots et le monde.

Voici donc, très rapidement esquissée, la base philosophique du projet ODRADEK résidence. Il s'agit pour nous de faire appel à des artistes susceptibles de faire valoir leurs compétences en dehors des contraintes du marché de l'art, des clivages nature-culture, écriture-dessin, etc…

De par la possibilité d'accueillir des artistes en résidence nous avons eu la chance d'immédiatement recevoir une réponse positive de calligraphes chinois contemporains, qui nous mirent sur la voie de l'écriture abstraite asémique. De là, une problématique pouvait se développer autour du vide, des bienfaits de l'illisible et surtout des liens possibles entre la philosophie, l'esthétique, la peinture, la musique, la sculpture, l'écriture, le dessin et la poésie. Nous avons alors cherché à penser et pratiquer l'interrelationnel. Toujours dans cet état d'esprit, nos rapports à la nature devinrent plus sensibles et engagés. Le calligraphe Zhang Dawo joua un rôle prépondérant dans l'évolution de nos aspirations en nous faisant découvrir l'abstraction chaotique.

Le style Miaomo de Dawo, nourri par la calligraphie japonaise contemporaine et l'abstraction expressionniste occidentale, opère par déconstruction des caractères afin d'alléger son trait et le rendre plus sensible, plus émouvant. Il lui fallut alors recomposer spatialement les traits qui devinrent des lignes mouvantes. Sa calligraphie se transforma en art du trait libéré de la majeure contrainte de l'écriture : la signification des caractères ; les traits devenus lignes se plaisent à ne rien vouloir montrer de signifiant au sens commun du terme. Dawo les charge plutôt de garder avec la nature, c'est-à-dire avec ce que la nature a de plus naturant, les mystérieuses lignes de vie. Il s'intéresse à la flexibilité de celles-ci, qu'il voit dans son environnement, spécialement celles de l'herbe et son tournoiement, avec des correspondances dans les nuages et leur dynamique vaporeuse, turbulence et chaos atmosphérique. En harmonie avec l'agitation du ciel et de la terre, les lignes doivent montrer qu'elles respirent et diffusent l'énergie cosmique, elles ont absorbé la puissance de la vie. Dawo ne cherche pas nécessairement à entrer dans l'abstraction mais plutôt à comprendre par le tracé le chaos primordial. Le geste du calligraphe, contrairement aux manipulations de signes par l'informatique, relie physiquement et spirituellement l'homme au monde. La main qui danse sur le papier produit des émotions et des états de perception existentiels proche de la musique. Dawo trace pour révéler le foisonnement de l'existence et de la vie céleste.

En correspondance avec le tracé de Dawo, Olivier Pestiaux affirme que nous sommes constitués de matière d'étoiles et donc que nos sommes reliés au cosmos. L'énergie qui nous anime nous maintient en constante interdépendance avec les éléments naturels. Pour lui, tout est soumis à un

Kiran Katara et Serge Meurant, ODRADEK, juin 2021

rythme vital. Olivier Pestiaux cherche donc à s'associer au dynamisme cosmique et nous invite à partager cette réciprocité qui va de pair avec la transmissibilité. Ce qui revient à mieux comprendre l'adage d'Anaxagore «tout est dans tout» et qui nous permet d'évoluer dans la recherche d'interactions possibles avec un monde autre qu'humain. Avec l'artiste nous nous engageons dans une démarche transdisciplinaire qui a pour but de reconsidérer nos rapports au vivant et de changer de mentalité en ce qui concerne notre volonté de domination de la nature. Olivier Pestiaux, tout comme Dawo, nous prouvent que celle-ci peut être approchée sans être forcée. Considérée comme notre alliée, elle devient notre partenaire pour un devenir commun.

Un autre dialogue, entre l'artiste chinois Zhongying Shi et l'artiste belge Anne Jones nous semble pertinent en ce qui concerne les rapports à la nature que nous voulons mettre en évidence. Les deux sculpteurs travaillant à même la matière sont immédiatement et corporellement liés à celle-ci. Ils partagent en commun l'esprit du non agir cher à la philosophie taoïste. Pour le philosophe taoïste, le cours naturel des choses doit être respecté. Il s'agit de laisser être la chose selon la loi du non-agir. Depuis les premières circonvolutions du cosmos, il y a un fond qui relie l'être vivant au tout. La philosophie taoïste appartient à ce type de connaissance qui ne se fonde pas sur un contenu mais sur un processus d'apprentissage, qui, comme le métier est issu du vécu. Le meilleur exemple nous est donné par la calligraphie et la présence physique de l'artiste qui utilise à bras le corps son pinceau. Il y a deux manières de se rapporter à la nature. La première, «wei», relève d'un agir qui force la nature, et la seconde, «wuwei», appartient au ciel en tant que non-agir. Cette part du ciel que l'homme recherche lui permet d'écouter et de laisser être le monde en ce qu'il est par nature. Le philosophe taoïste cherche à fusionner avec le Dao, et en cela il se lie au processus naturel. En résumé, la pensée taoïste, comme le bouddhisme zen, cherche de manière existentielle à vivre le cours des choses et de la nature, c'est-à-dire d'y correspondre par réceptivité. On renonce dès lors au moi limitatif. Dans leur rencontre respective avec la pierre, la terre ou l'eau, Anne Jones et Zhongying Shi pré-comprennent, au sens heideggérien du terme leur appartenance à la nature, ce fond indifférencié qui nous rend réceptif à la métamorphose de toute chose.

En résulte le constat qu'une excursion du côté du langage asémique nous permet de trouver un point commun entre le dialogue interculturel et inter-espèces ainsi qu'une meilleure approche de la nature. Cette communication prélogique favorise un réveil de l'imagination et de la sensibilité tout comme une mise à distance de nos préjugés les plus tenaces.

Francis Schmetz et Jean-François Pirson,
ODRADEK, février 2021, photo Kiran Katara

Et plus concrètement, un bref bilan

Pendant 10 ans nous avons tenté de mettre en pratique ces philosophies développant les possibilités de rencontres et d'ouvertures vers et sur des chemins de traverse. D'ailleurs, odradek vient du slave et se traduit par «hors du chemin».

Ceci justifie largement l'importance que nous donnons à l'accueil des artistes en résidence, ainsi que l'organisation d'événements comme les workshops, concerts, performances et conférences.

Depuis deux ans nous bénéficions de l'aide la fédération Wallonie-Bruxelles, que nous remercions. Nous avons ainsi l'occasion d'aider davantage les artistes, ce qui est notre but premier. Il s'agit pour nous de leur donner l'occasion de se faire connaitre en exposant en nos lieux et en participant à nos échanges interculturels.

L'année dernière, en décembre 2023, pour la première fois, nous avons été invités à la foire d'art contemporain de Guangzhou en Chine. Ulla Hase, Kiran Katara, André Lambotte, Albert Palma, Jacques Pourcher et Tianmeng Zhu y participaient. Nous y retournons cette année.

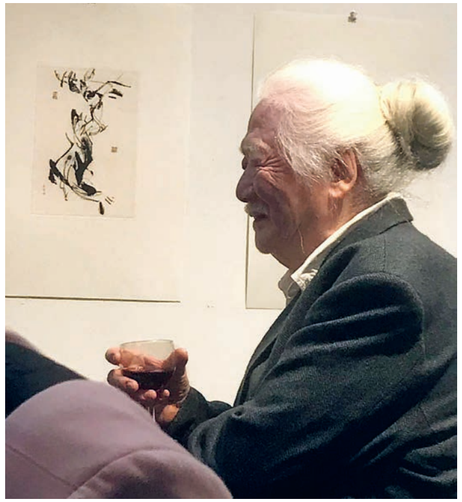
Nous constatons qu'au fil du temps les échanges avec les artistes chinois se sont fort développés. Après avoir été invitée à donner plusieurs conférences sur la nécessité de pratiquer l'interculturalité dans différents départements des Beaux Arts à Shanghai, Beijing, Nanjing, Guangzhou, nos artistes belges, maintenant, sont invités à exposer en Chine à Guangzhou (Canton). L'opportunité est grande de se faire connaitre, de montrer son travail et surtout de découvrir sur place une autre culture, d'autres usages. La participation aux événements liés à la foire d'art contemporain et ceux organisés par un centre d'art ne manqueront pas d'intérêt et de surprises agréables.

Suite à nos échanges réguliers avec les artistes Jipeng Ke et Bangyao Li, nous sommes invités à monter une exposition au centre d'art «Hemei Arts Center» à Guangzhou (Canton) durant trois mois, du 19/12/2024 au 22/03/2025. Nos artistes Catherine Menoury & Christian Laval, Mei-Ling Peng, Olivier Pestiaux, Anna-Maija Rissanen et Laure Winants seront mis en dialogue avec quatre artistes chinois sous le commissariat de Xiaoman Li, notre indispensable partenaire chinoise depuis 8 ans. L'exposition portera sur le thème du paysage.

Dans un premier temps nous avons réalisé dans notre espace ODRADEK XL à Ixelles une première exposition du 19/04/2024 au 29/07/2024 sur le thème «Paysage-eau» qui, par son point de vue éco-politique, a fait l'objet de l'émission radiophonique de Fanny Lacrosse sur «la Première» dans «Par ouï dire» en date du 2 mai 2024. Le thème «Paysage-eau» du printemps 2024 mit 6 artistes bruxellois, Mei-Ling Peng, Anna-Maija Rissanen, Joseph Winckler, Olivier Pestiaux, Teodora Cosman, Menoury & Laval, en interaction avec les énergies vitales.

Composer des paysages revient à inaugurer un dialogue

Dessins à lire, Léo Baron, ODRADEK, décembre 2021, photo Kiran Katara



Dawo, ODRADEK, juin 2019, photo Kiran Katara

avec la nature, c'est-à-dire à s'ouvrir aux puissances du vivant, être réceptif aux rythmes, mouvements, énergies spontanées que le langage moderne a négligé et évincé. Il s'agit pour nous, maintenant, de prolonger cette exposition fortement engagée dans la prise de conscience que la nature est notre partenaire inaliénable.

A ces réjouissances il faut ajouter l'ouverture de notre nouvel espace ODRADEK XL en 2022. Grâce au soutien de la Fondation «Demeures et Châteaux» qui nous confie l'occupation du bel étage au 52 rue Paul Emile Janson où elle a son siège, nous avons ainsi la possibilité d'organiser des expositions collectives permettant l'accrochage de grands formats. Nous pouvons également dédoubler nos invitations de résidence.

Durant cet été 2024, l'artiste hongkongaise Jolene Mok exposa ses recherches rue Américaine tandis que six artistes berlinois travaillèrent de concert avec cinq artistes belges rue Paul Emile Janson. Depuis la résidence de l'allemande Katja Pudor l'année dernière, nous avons convenu d'un partenariat avec le collectif frontviews de Berlin. C'est ainsi que Natalia Blanch, Atinka di Muro, Ulla Hase, Kiran Katara, Philip Wittmann et moi-même avons passé quelques jours à Berlin en février dernier. Nous avons eu l'occasion de rencontrer Alice Dittman, Timo Herbst, Ulrike Mohr, Katja Pudor, Oliver Thie et Nicole Wendel qui à leur tour ont passé une partie du mois d'août en résidence à ODRADEK XL. Les six artistes de frontviews collaborent donc avec les cinq artistes bruxellois. Suite à leur pratique individuelle et à leurs rencontres en ligne, ils continuent à poursuivre leur échange autour du dessin.

Leurs œuvres furent présentées dans l'exposition «Vaste de mille-et-mille mailles» du 5/9/2024 au 5/10/2024. Une deuxième exposition avec les mêmes artistes aura lieu à frontviews à Berlin en janvier 2025.

En ce qui concerne nous projets futurs, ils seront axés sur l'amélioration de notre pratique de la rencontre par des workshops, performances, conférences et concerts. Le soutien que nous recevons de la Fondation Demeures et Châteaux nous permet d'envisager de nouvelles expositions collectives et solos.

Durant nos 10 ans nous avons bénéficié de la confiance des artistes que je remercie vivement.

Je remercie également Kiran Katara, qui, comme associée et conseillère artistique, a joué un rôle prépondérant sur tous les tableaux. Il en va de même pour Xiaoman Li notre partenaire chinoise, ainsi que pour nos amis de toujours André Moons, graphiste imprimeur et Renaat Beheydt, traducteur et précieux conseiller. Il y a aussi Antoine Boute que je remercie pour ses indispensables relectures et discussions et Philippe Honhon, architecte designer, qui nous a permis de transformer notre lieu de manière la plus ingénieuse possible.

Simone Schuiten

Laure Wynants au travail, cercle polaire,
photo institut polaire norvégien, 2023

ODRADEK
résidence asbl

Rue Américaine, 35
1060 Bruxelles

vendredi et samedi
14h - 18h ou sur rendez-vous

www.odradekresidence.be
+32 475 27 38 77

ODRADEK Résidence asbl 2024 ©
Curatrice Kiran Katara
Textes Simone Schuiten
Réalisation graphique et impression André Moons - Seraphine.Graphics.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Dépôt légal D/2024/15762/02